

Forces et faiblesses de notre dramaturgie

Patrick Leroux, *Rappel*, Théâtre la Catapulte et CNA, Ottawa, 12 et 13 mai 1995

Collectif, *72 miroirs cassés*, Vox Théâtre, Cour des arts, Ottawa, 10-20 mai 1995

Michel Ouellette, *Le Bateleur*, Théâtre du Nouvel-Ontario et CNA, Ottawa, 16-17 mai 1995

Robert Marinier, *À la gauche de Dieu*, Centre national des Arts, Ottawa, 17-21 mai 1995

Dominique Lafon

Number 83, September 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lafon, D. (1995). Review of [Forces et faiblesses de notre dramaturgie / Patrick Leroux, *Rappel*, Théâtre la Catapulte et CNA, Ottawa, 12 et 13 mai 1995 / Collectif, *72 miroirs cassés*, Vox Théâtre, Cour des arts, Ottawa, 10-20 mai 1995 / Michel Ouellette, *Le Bateleur*, Théâtre du Nouvel-Ontario et CNA, Ottawa, 16-17 mai 1995 / Robert Marinier, *À la gauche de Dieu*, Centre national des Arts, Ottawa, 17-21 mai 1995]. *Liaison*, (83), 34-35.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Patrick Leroux, **Rappel**, Théâtre la Catapulte et CNA, Ottawa, 12 et 13 mai 1995.

Collectif, **72 miroirs cassés**, Vox Théâtre, Cour des arts, Ottawa, 10-20 mai 1995.

Michel Ouellette, **Le Bateleur**, Théâtre du Nouvel-Ontario et CNA, Ottawa, 16-17 mai 1995.

Robert Marinier, **À la gauche de Dieu**, Centre national des Arts, Ottawa, 17-21 mai 1995.

FORCES ET FAIBLESSES DE NOTRE DRAMATURGIE

Grâce à l'initiative du Centre national des Arts s'est tenue, cette année encore, mais peut-être pour la dernière fois, la deuxième édition d'une quinzaine dramaturgique consacrée à des auteurs «régionaux». Les guillemets soulignent moins la citation — le titre de l'événement était *Les 15 jours de la dramaturgie des régions* — que le caractère réducteur d'une présentation qui ne s'attacherait qu'à la problématique régionaliste pour rendre compte des différents spectacles figurant au programme. Il est apparu clairement que le théâtre franco-ontarien ne saurait désormais être confiné aux limites d'un théâtre d'action — sans ironie —, mais qu'il doit être évalué à l'aune d'une critique plus large, dégagé qu'il est des enjeux de la revendication comme de la survivance. C'est consacrer une maturité dramaturgique qui s'est exprimée dans la diversité des productions qu'aucune étiquette ne permettrait de résumer à un commun dénominateur.

Qu'avons-nous vu au cours de cette quinzaine ? Quatre dramaturges, pour quatre styles différents. À vrai dire, le compte n'est pas exact, car l'un des textes — **72 miroirs cassés** — est le fruit d'une écriture collective qui réunit six auteurs au nombre desquels figurent Patrick Leroux et Michel Ouellette qui présentaient respectivement par ailleurs **Rappel** et **Le Bateleur**. Mais au delà du compte, la formule permet de montrer que c'est bien dans l'écriture que l'événement trouve sa signification. Les mises en scène, comme les interprétations, mériteraient certes d'être prises en compte, mais c'est le texte qui sera ici privilégié car la maturité d'un théâtre se manifeste d'abord dans la capacité du texte à dépasser le cadre temporel d'une mise en œuvre spectaculaire.

PATRICK LEROUX

Quatre auteurs, quatre styles dramaturgiques. Des affres de l'inconscient individuel aux affres de l'histoire collective, deux des textes — **Rappel** de Patrick Leroux et **72 miroirs cassés** de Vox Théâtre —



RAPPEL : le comédien André Perrier et Patrick Leroux. Photo : CNA

dessinent les deux pôles du spectre thématique de l'angoisse et du désordre selon des modalités stylistiques opposées et cependant symétriques. **Rappel**, comme son titre le suggère en partie, rappelle la pièce qui la précède dans la production de ce jeune auteur si prolifique : le personnage principal, Ludwig, un des personnages secondaires, le livreur de mets chinois et la voix off du personnage absent, Mae, appartiennent à l'univers de **La Litière** dont ils sont, en quelque sorte, les citations. Il y a là un procédé cher à Tremblay ou à Michel Marc Bouchard qui ont, au fil de leur œuvre, tissé des lignées de personnages fictifs, mais qui, chez Patrick Leroux, en explicite d'emblée l'enjeu fondamental, à savoir la quête du moi de l'auteur. Sous les masques de personnages qui lui appartiennent en propre, qui obligent le spectateur à une lecture balisée par les repères de ses créations antérieures,

le dramaturge érige son univers intérieur en code référentiel qui garantit la cohérence comme l'origine du discours. Cette focalisation établie, le personnage-auteur peut s'autoriser toutes les formes de désordre et d'éclatement, telles la personnification de créatures polymorphes, une Muse tout à la fois Parque et putain, un Pape pour la dérision du code moral, une Vache, dite Vache à Giacometti, pour la transposition et le bricolage de quelques mythes, le Minotaure, Édipe et... le Christ. Il peut encore recomposer le monde extérieur, filtré par l'écran d'une télévision qui «enregistre» les messages d'un répondeur. Ces appels, que Ludwig ne «retourne» pas, sont les signes tangibles de la fin du dialogue avec l'autre. Seuls demeurent l'invective critique, le refus de la famille, avant l'issue inéluctable, le suicide sacrificiel et stoïque du personnage, dans son bain, sous les ricannements de modernes Erynnies. Le propos, faut-il le dire, est profondément narcissique même si, nourri de références culturelles habilement transposées, il ne sombre jamais dans la confiance intimiste. Le style s'inscrit dans une esthétique artaudienne qui cautionne les outrances comme la révolte. Cependant, l'évolution de la production de Patrick Leroux permet de lire cette dernière pièce comme une étape importante qui l'a conduit, après la fresque historique du **Beau Prince d'Orange** et le duo amoureux de **La Litière**, à resserrer son objet aux abîmes de l'être. Il ne lui reste qu'un dernier écueil à franchir, la tentation de la mise en abîme, éperdue, et à se mettre en quête de personnages...

VOX THÉÂTRE

La mise en abîme, la distanciation et la prolifération de personnages, telles sont les modalités privilégiées par **72 miroirs**

cassés qui tente de concilier sur un mode spectaculaire lui aussi mythique, le cabaret, une critique sociopolitique tous azimuts et une comédie des comédiens. On reconnaîtra là sans peine les ingrédients qui firent naguère le succès de **Cabarets Neiges noires**, fruit lui aussi d'un collectif d'auteurs. Mais, pour faire recette, il faut plus que les ingrédients, plus que de bons acteurs, il faut un cuisinier, autrement dit pour en finir avec la métaphore, un dramaturge ou, en l'occurrence un dramaturg. Car l'éparpillement en 72 séquences, dont 44 rédigées par Sylvie Trudel, apparaît très vite comme une facilité et non comme un parti-pris esthétique. Le désordre ne se décrit bien que par opposition à un fil conducteur clair qui aurait dû poser d'emblée le cadre spatio-temporel comme les lieux scéniques. Malheureusement, le spectateur, malgré une interminable exposition, ne parvient jamais à départager le temps comme le lieu du spectacle dans le spectacle, la scène du cabaret, de celui des coulisses, lieu de l'histoire des personnages, ou du monde extérieur, là où se joue l'Histoire. Quelques numéros d'auteurs émergent de cette débandade d'un théâtre de guerre; ils sont signés Jean Marc Dalpé ou Michel Ouellette... C'est que la création collective, pour être plurielle n'en doit pas moins être singulière; qu'elle s'accommode mal du collage comme de la multiplication des messages; que la reprise d'une mode récente comme d'un mode d'écriture déjà daté, sont de lourds handicaps pour qui veut innover. Il y a là une leçon d'histoire théâtrale que Vox Théâtre devra méditer comme une nécessaire étape de sa production.

ROBERT MARINIER

Les deux autres textes, **À la gauche de Dieu** de Robert Marinier et **Le Bateleur** de Michel Ouellette, s'inscrivent dans une thématique plus conventionnelle, dans la mesure où ils s'attachent à une problématique sentimentale, celle du couple et/ou du triangle amoureux. Le texte de Robert Marinier renoue même avec une technique dramaturgique éprouvée, la structure épisodique du *Same time, next year*, qui présente l'évolution d'un couple adultère au fil de ses rencontres clandestines jusqu'à l'inévitable

rupture. Sur ce fil ténu d'une intrigue domestique mettant en scène du monde ordinaire, l'auteur confirme la virtuosité stylistique qui caractérisait ses textes antérieurs. Moins ambitieux que **L'Insomnie**, qui renouvelait les modalités du théâtre de l'absurde, **À la gauche de Dieu** n'en demeure pas moins un brillant exercice de rythmique théâtrale qui s'appuie sur un dialogue efficace, sans concession au sentimentalisme ou à la vulgarité, et sur les possibilités scénographiques offertes par les modalités du lieu fictif. Les deux amants se rencontrant dans les diverses demeures que fait visiter la jeune femme, agente d'immeuble, le dispositif scénique, dans ses variations, instaure un contrepoint spectaculaire humoristique et sociologique aux variations du registre affectif inscrites dans le dialogue. Pièce légère donc, mais pièce bien faite qui ne doit rien aux recettes du théâtre d'été, pièce de la maîtrise dramaturgique qui concilie la fantaisie scénique et la cohérence d'un dialogue qui parvient à caractériser des personnages sans les béquilles du monologue ou de la confession.



LE BATELEUR : Annick Léger et Marc Thibaudeau. Photo : Rachele Bergeron

C'est cette efficacité dialogique qui fait le plus souvent défaut au **Bateleur**, dont l'ambition de concilier quête personnelle et

revendication collective, de mêler naturalisme social et évocation symbolique est mal servie par un recours systémique à la narration. La caractérisation des personnages repose en effet sur le récit d'un passé minable qui les condamne à l'échec comme au désespoir avant même que ne se joue l'intrigue. La volonté de croiser impitoyablement le fil du destin des différents personnages pèse de tout son poids sur leur caractérisation qui lui devient alors soumise et ne peut que se résumer à de mélodramatiques clichés. Eliza est une fille mère poursuivie par le remords d'avoir donné son enfant en adoption. Betty, une entraîneuse hantée par l'espoir de la carrière cinématographique que lui fait miroiter Dempsey pour mieux la séduire; Virgile, la victime exemplaire de la condition autochtone... On reconnaît là une des constantes du théâtre de Michel Ouellette qui réitère les figures de la désespérance et de l'échec dans une écriture du fragment, récit ou monologue, et du dédoublement temporel passé/présent. Force est de lire cette réitération, ce ressassement de la misère individuelle comme une métaphore de destin collectif. C'est ainsi que les premières œuvres de Tremblay furent perçues.

Le théâtre franco-ontarien doit-il être réduit à cette vision convenue des groupes minoritaires, à cette victimisation paupériste qui renoue avec des thèmes mélodramatiques et une écriture complaisamment monologique? On peut en douter après avoir assisté à une quinzaine théâtrale qui présentait toutes les facettes d'une création en mouvement et en exploration. **Le Bateleur**, dans ce contexte, représenterait le point d'aboutissement d'un passé avec lequel les œuvres futures de Michel Ouellette devront prendre leurs distances, sous peine de perdre tout contact avec une société qui ne s'y reconnaîtrait plus. Car, au delà de la promotion auprès du public, *Les 15 jours de la dramaturgie des régions* ne doivent-ils pas aussi permettre aux auteurs de mieux saisir la place qu'ils occupent dans le courant d'une production en plein essor?

DOMINIQUE LAFON
UNIVERSITÉ D'OTTAWA